

# La dissertation de philosophie dans les classes terminales générales et technologiques

Alain Champseix  
Lycée Maurice-Genevoix, Ingré

## 1. Un effort qui n'a rien de surhumain, et procure une satisfaction irremplaçable

Il s'agit de montrer pourquoi il est nécessaire aux élèves de terminale de réaliser des dissertations de philosophie, quelle que soit leur poursuite d'étude et leur orientation ultérieures. Leur formation ne peut se passer d'elles qu'ils finissent par se destiner à des filières courtes comme les BTS, les IUT ou les voies préprofessionnelles (écoles d'infirmiers, d'aides-soignants, certains postes de la police ou de l'armée), longues (Université) qui, au demeurant, sont susceptibles de prendre le relais des filières courtes, ou d'excellence (classes préparatoires aux Grandes Écoles, Sciences Po, prépas intégrées), car elles leur permettent d'apprendre à développer par eux-mêmes, de façon méthodique, précise et variée, dynamique et fructueuse, une problématique générale intéressant tout être humain.

En nous appuyant sur des textes officiels comme ceux qui présentent les programmes des terminales tels qu'ils ont été définis en 2003, mais, aussi, sur la longue et riche expérience des professeurs de philosophie et sur les différents ouvrages de méthodologie auxquels ils se réfèrent, nous voudrions montrer en quoi consiste un tel exercice afin de bien faire comprendre sa nature, son intérêt et sa faisabilité. Il requiert, certes, un effort, mais un effort qui n'a rien de surhumain et dont l'expérience laisse une trace ineffaçable ainsi qu'une satisfaction irremplaçable.

La réalisation d'une dissertation de philosophie obéit à des principes parfaitement clairs qui tiennent aux exigences les plus élémentaires de l'intelligence. Nous voudrions donc les exposer, mais, comme un principe n'est réellement assimilé que par sa mise en œuvre, nous doublerons cette exposition du traitement d'un exemple.

\* \* \*

## 2. Une question qui n'appelle ni réponse simple si définition mathématique

La dissertation de philosophie est une affaire de réflexion – elle n'est donc ni la reprise d'un cours qu'il suffirait de réciter ni, non plus, le lieu d'un « bavardage » creux, stérile et, finalement, lassant. En effet, on ne réfléchit pas dans le vide, mais sur un sujet.

Le sujet se présente sous la forme d'une question rédigée dans un français correct et accessible. Ce point suffirait presque à lui seul à faire comprendre le sens et le contenu du travail à réaliser.<sup>1</sup> En effet, on ne pose pas une question lorsque la réponse est évidente. On ne pose une question que parce qu'il y a une difficulté, un obstacle pour l'intelligence la plus

---

<sup>1</sup> Telle est la raison pour laquelle, jadis, mais peut-être encore, certains professeurs se contentaient de donner le sujet aux élèves sans autre commentaire. S'ils y réfléchissent, c'est tout naturellement qu'ils verront bien qu'il faut une introduction, un développement puis une conclusion. Il ne faut pas voir là *ipso facto* une marque de négligence de la part de ces enseignants.

commune. C'est ce que l'on appelle le problème ou, si l'on préfère, la raison de fond pour laquelle la question se pose. L'objectif sera donc d'identifier ce problème puis de le développer afin de voir comment il est possible de le résoudre.

Rien n'empêche, dans un premier temps, de noter quelques idées que l'on tire de son crû ou de ses connaissances, mais, très vite, il faut commencer par l'essentiel. Ainsi réfléchira-t-on à la question posée en se demandant ce qu'elle présuppose : quel est son point de départ ? Ainsi, encore, repèrera-t-on les termes principaux et en donnera-t-on une première définition.

Au sens strict, il n'y a qu'en mathématiques – pas même en physique ou biologie – que l'on parvient à des définitions suffisantes, car elles permettent de cerner la totalité du concept concerné.<sup>2</sup> Ainsi a-t-on entièrement déterminé (« délimité » dans l'esprit) le triangle lorsque l'on a précisé qu'il « est une figure plane déterminée par trois points non alignés qui sont les trois sommets du triangle. Les trois segments obtenus en joignant ces points sont les côtés du triangle. »<sup>3</sup> Pour cette raison, on ne cherchera pas à rivaliser avec cette discipline : la dissertation de philosophie ne sera pas une démonstration de type mathématique.<sup>4</sup> Cependant, on s'efforcera tout de même de donner des définitions minimales afin, tout simplement, de bien savoir de quoi on parle. Il y a déjà là un effort à fournir, car la pente naturelle des élèves, de tout être humain est, spontanément, d'affirmer plus qu'il n'en sait, à ne pas s'en tenir, justement, au minimal. Afin de faire le point sur ce que l'on peut comprendre, on construira **soi-même** une définition en veillant à être clair, complet et exact. Il ne s'agit pas de se perdre dans une foule de précisions inutiles ou de se laisser diriger par une définition que l'on reprendrait telle quelle dans un lexique quelconque.

### **3. L'examen de la question, l'élucidation du problème. « Faut-il satisfaire tous ses désirs pour être heureux ? »**

Considérons le sujet suivant : « Faut-il satisfaire tous ses désirs pour être heureux ? » Très vite, on entend dans la salle de classe des phrases comme : « Le bonheur est subjectif », « chacun a sa représentation du bonheur » ou « Le bonheur c'est être libre et faire ce qui nous plaît ». On ne peut même pas dire que de telles propositions sont vraies ou fausses, car elles sont trop complexes : on affirme quelque chose du bonheur avant de l'avoir défini, on s'encombre de notions supplémentaires comme celles de subjectivité et de liberté qu'il conviendrait d'examiner également. Un point de départ plus simple suffit : après avoir noté que désirs et bonheur sont des notions que l'on relie souvent – tel est le présupposé du sujet, on définira le bonheur comme un état de satisfaction et un désir comme la recherche d'une satisfaction. Il est alors possible de parvenir à une lecture sûre de la question posée : combler tous ses désirs est-il la condition (sens de la locution verbale interrogative : « faut-il ? ») pour parvenir à un état de satisfaction, c'est-à-dire un état où l'on n'a plus rien à demander ? Rien n'interdit, si on le sait, mais seulement si on le sait, de se référer à l'étymologie latine, *satis* signifiant « assez ». À ce stade, il est profitable de « faire vivre » les définitions en indiquant quelques-uns au moins de leurs domaines de validité. Le bonheur est-il une affaire privée, voire égoïste ou collective, voire publique ? Ne désire-t-on que ce qui est matériel ? Y a-t-il des désirs supérieurs à d'autres ? Un désir peut-il être mauvais ? Peut-on désirer le mal ? Le bonheur est-il de nature divine (béatitude) ? Les progrès de l'histoire s'expliquent-ils par les désirs des hommes ? Etc. Il ne s'agit en aucun cas de traiter toutes ces questions pour elles-mêmes et, par exemple, de les faire figurer dans l'introduction, car elles conduiraient vers le hors-sujet. Simplement, leur liste permet de prendre conscience, comme par avance, de

---

<sup>2</sup> Ce qui, bien entendu, suffit déjà à être l'objet d'un cours de philosophie.

<sup>3</sup> Stella Baruk, *Dictionnaire des mathématiques élémentaires*, éd. du Seuil, Paris, nouvelle édition de 1995, p. 1224.

<sup>4</sup> Ce qui ne signifie pas qu'elle ne pourra pas être démonstrative à sa façon. On pourrait, par ailleurs, objecter, par exemple, le cas célèbre de l'*Éthique* de Spinoza qui procède *more geometrico*, c'est-à-dire à la façon des géomètres, en partant, notamment, de définitions. Il s'agit là, cependant, de bien plus qu'une dissertation : nous sommes en présence de toute une philosophie très mûrement réfléchie et élaborée par la fréquentation d'autres très grandes philosophies.

certain aspects du problème et des points qui pourront être abordés en cours de route, c'est-à-dire au moment du développement.

Le sens de la question ayant été ainsi assimilé, il s'agit de trouver un moyen de découvrir le problème qui sera à élucider. Nous en proposons un sans exclure la possibilité de l'existence d'autres voies.

Il est permis, par exemple, de passer par quatre étapes.

- 1) On envisage la première réponse qui peut venir à l'esprit, celle qui, à la fois, est désarmante par sa logique et plutôt en accord avec les opinions les plus répandues : on ne peut être heureux si l'on ne comble pas tous ses désirs, car comment pourrait-on être dans un état de satisfaction si un seul de nos désirs n'était pas comblé ?
- 2) Dans un second temps, on peut remarquer que cette réponse met en évidence une difficulté laquelle ne peut qu'engendrer un doute à son égard. Celle-ci ne tient pas à la quantité des désirs. Ils sont tellement nombreux que l'on peut se demander s'il ne serait pas chimérique d'espérer tous les satisfaire. En effet, si c'est le cas, la condition du bonheur évoquée par le sujet n'est pas invalidée. Cet argument tendrait à montrer que le bonheur est impossible non qu'il ne consiste pas à satisfaire tous ses désirs.<sup>5</sup> On pourrait, plutôt, soutenir ceci : tous les désirs ne conspirent pas à la satisfaction de l'être humain, car certains s'opposent entre eux en droit ou en fait. En droit, je ne peux satisfaire mon désir de réussir mon examen et mon désir de ne rien faire. En fait, je ne peux pas, en même temps, satisfaire mon désir d'aller à la plage et mon désir d'effectuer une randonnée en montagne. En d'autres termes, il faut choisir. Au passage, il est possible d'indiquer aux élèves la nécessité de trouver des exemples. Autant il ne sert à rien et il est même nuisible de les multiplier en considérant qu'ils sont par eux-mêmes des arguments, autant l'indication d'un exemple est la preuve que l'on a bien argumenté. L'exemple permet même, alors, de parachever l'argument.
- 3) Puisqu'il y a une difficulté, il y a un problème. Il s'agit donc de s'acheminer vers lui. N'y aurait-il pas, ainsi, une tension, voire une contradiction entre le fait de désirer et la nature du bonheur ? Un désir est dynamique, il est recherche, attente, espérance alors que le bonheur consiste précisément, semble-t-il, à ne plus rien désirer. À la rigueur, ne faudrait-il pas renoncer à désirer afin d'être heureux ? Telle n'est-elle pas une des ambitions des ascètes ? En même temps, pourrait-on qualifier d'heureuse une vie sans désir ?
- 4) À présent, il est possible et nécessaire, moyennant un appel à ses propres capacités de réflexion, de formuler clairement et précisément le problème. Il doit être résumé en une seule question. À quelles conditions désir et bonheur peuvent-ils aller de pair (aller ensemble) ?

\* \* \*

#### **4. On se confronte à une vérité humaine significative, avec méthode**

Il n'est pas possible de problématiser le sujet sans, aussitôt, éprouver comme un malaise : comment vais-je m'y prendre ? Par quel bout commencer ? Je risque fort de me perdre. Notons que cette réaction est normale et saine, car elle témoigne qu'on est bien en présence d'un problème et que, par conséquent, il y a matière à réfléchir. La dissertation de philosophie permet donc aux élèves de toucher du doigt une vérité humaine particulièrement significative : on ne se met à réfléchir vraiment que lorsqu'on est soi-même en présence d'une difficulté. C'est par là que son caractère formateur se montre particulièrement. En même

---

<sup>5</sup> Bien évidemment, l'élève dans l'année ou le candidat au baccalauréat auront le droit de défendre une telle thèse. Il n'est pas jugé sur la position qu'il défend. Il n'y a pas de philosophie officielle et même les convictions du professeur ou du correcteur n'entrent pas en jeu.

temps, on ne peut s'y prendre n'importe comment pour surmonter cet obstacle. Il faut de la méthode, c'est-à-dire un plan et, d'abord, un plan général afin de définir un parcours d'ensemble et ne pas se perdre dans les détails.

## **5. Un plan : pour réfléchir à ce qui est en cause, en partant du plus immédiat pour parvenir au plus essentiel**

Quel sera ce plan ? Disons d'abord ce qu'il ne sera pas, car, s'il n'y a pas de réflexion sans plan, le plan peut tuer la réflexion s'il est purement formel, s'il se présente comme un carcan ou comme le simple passage obligé d'un exercice scolaire. On peut donc déjà soutenir que deux types de plan sont absolument à proscrire : le plan « oui-non » (I/Il faut satisfaire tous ses désirs pour être heureux ; II/Il ne faut satisfaire que certains de ses désirs pour être heureux) et ses variantes (« non-oui » ou I/oui ; II/non ; III/oui et non ou ni oui ni non. Un tel type de plan n'est pas assimilable au plan « thèse-antithèse-synthèse » également appelé « plan dialectique » qui, par contre, peut être envisagé) et le plan qui dissocie les termes du sujet (I/Les désirs ; II/Le bonheur ; III/Les désirs et le bonheur). Dans le premier cas, on se focalise sur les réponses possibles au lieu de se tourner vers le problème et, dans le second, on ne voit pas que le problème tient à la relation entre les deux notions en cause.

Que faire, dans ces conditions ? Nous sommes, ici, en présence, à la fois d'une question de pratique et d'une question de principe. Pratiquement, dans un premier temps, rien n'interdit de noter au brouillon et un peu au hasard certaines idées, de faire quelques lectures quand le sujet n'est pas à traiter en temps limité, de revoir le cours, de songer à quelques pistes d'analyse. Comme le disait Descartes, il peut être bon, de temps à autre, de « relâcher la bride » à son esprit. Mais si l'on persistait trop longtemps dans cette voie, on n'avancerait à rien et, très vite, un peu découragé, on serait tenté d'utiliser ses sources telles quelles et de procéder à une sorte de collage par lequel on ne parviendra jamais à dominer le problème et à conduire une réflexion par soi-même. Voici, donc, le principe : il s'agit de définir un parcours pertinent – bien adapté au traitement du problème, l'objectif étant de développer progressivement celui-ci et, ce faisant, de le travailler et de le transformer. Pour réaliser un tel objectif, le mieux est non pas de donner des titres aux différentes parties, mais d'écrire des phrases simples qui s'enchaînent les unes aux autres. Une phrase – qui comprend, au moins, un sujet, un verbe et un complément – permet de formuler une pensée qui se tient. Trois points sont, ici, particulièrement à relever. 1) Il faut écrire, c'est-à-dire se décider et se lancer à faire un plan. On ne réfléchit pas d'abord pour écrire ensuite, on réfléchit parce que l'on se met à écrire. 2) Chaque phrase, à propos du problème, exprime moins une thèse qu'une « hypothèse » pour reprendre le terme employé dans les éclaircissements qui complètent le programme officiel de 2003 : on n'en est pas encore aux conclusions ! Il s'agit de nourrir la réflexion, non de la clore. 3) En même temps, il faut envisager vers quelle dernière partie on s'oriente, c'est-à-dire vers quelle idée on veut aboutir parce qu'on la considère comme la plus convaincante. Il s'agit là d'un véritable engagement personnel qui explique, par exemple, que tout le monde ne parviendra pas aux mêmes conclusions, mais qui, pourtant, n'a rien d'arbitraire, car on est prêt à le défendre non parce qu'il plaît seulement, mais parce que l'on est finalement décidé à démontrer pourquoi il permet, selon soi, de trouver une issue au problème.

## **6. Exemple de plan possible**

Nous ne donnerons donc qu'un exemple de plan, non parce que d'autres sont impossibles, mais parce que l'engagement dans la réflexion suppose que nous ne sommes pas disposés à soutenir une autre réflexion comme si nous n'étions pas réellement partie prenante en elle<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> L'intention n'est bien sûr pas d'attendre des élèves qu'ils s'engagent dans cette direction, mais de leur montrer, par l'exemple, qu'il est possible de s'engager avec la pensée et de leur indiquer comment. Il y

- Les désirs semblent contredire toute possibilité de bonheur = partie I ;
- cependant, ce sont eux qui font penser au bonheur = partie II ;
- il faut donc reconsidérer la nature des désirs et du bonheur = partie III.

On voit déjà que la réflexion va pouvoir être plus aisée et mieux encadrée : on n'est plus contraint de parler de tout en même temps. Bien au contraire, il faudra savoir s'en tenir à la partie que l'on développe. Quand on développe la première partie, on ne s'occupe pas de la deuxième ; quand on développe la deuxième, on ne revient pas sur la première partie même si l'on est bien conscient que l'on en tient compte en raison du caractère progressif du plan (voir les mots de liaison qui articulent les trois phrases).

Une nouvelle étape peut alors être franchie : elle consiste à définir, partie après partie, le plan de chaque partie. Tel est le plan détaillé. Là encore, il s'agit de formuler des phrases qui s'enchaînent et qui permettent à l'analyse de progresser. D'une façon générale, on s'efforcera de partir du plus immédiat pour parvenir au plus essentiel.

#### **Partie I**

- 1) À la différence des besoins qui sont peu nombreux et proviennent de la nature, les désirs qui ont l'imagination pour origine sont innombrables.
- 2) Ils sont liés à la complexité de la civilisation.
- 3) Ils supposent l'insatisfaction

Transition : Ne faudrait-il pas limiter ses désirs au maximum, voire les éradiquer afin de parvenir au bonheur ?

*N.B.* : a) Une transition est nécessaire afin de marquer la progression de la réflexion. b) Elle n'a rien d'artificiel : le plan général ayant articulé les parties du plan entre elles, inévitablement, on pourra trouver la plus judicieuse. c) Ici, on tire la conséquence de la première partie (conclusion provisoire possible), conséquence qui toutefois débouche sur une nouvelle interrogation.

#### **Partie II**

- 1) Le fait de désirer n'est pas qu'une souffrance, mais, aussi, un bonheur.
- 2) Les désirs témoignent de la richesse de la vie humaine. Une vie sans désir serait finalement inhumaine.
- 3) Désirer, impliquant ne pas se satisfaire de ce que l'on a et de ce que l'on est, conduit à se remettre en cause et, par conséquent, à progresser.

Transition : On n'a ni la possibilité ni le droit de mépriser les désirs. Faut-il en conclure qu'il s'agit de tous les satisfaire afin d'accéder au bonheur ?

#### **Partie III**

- 1) Le bonheur ne peut se réduire à un état de satisfaction, car il n'est pas principalement ressenti. Il n'est pas de nature subjective, mais objective – être heureux ce n'est pas, simplement, se sentir heureux. Le bonheur suppose qu'il y ait accord entre soi et sa propre nature.
- 2) Ce que peut être l'accord avec sa propre nature d'être humain en général ou d'individu particulier.
- 3) Il s'ensuit que ce n'est pas la satisfaction de n'importe quel désir qui peut rendre heureux : ce n'est vrai que des désirs qui tendent à nous conformer à notre propre nature. De ce point de vue, la satisfaction de certains désirs ne peut que rendre malheureux.

### **7. Comment approfondir le problème ? Quel usage des références philosophiques ?**

Le plan détaillé étant réalisé, il s'agit de noter, toujours au brouillon, ce qui peut permettre de préciser et « nourrir » chaque sous-partie. À cette fin, tous les moyens sont bons même si, normalement, ce sera plus facile pour l'élève au fur et à mesure que sa culture ou, plus, exactement, le moyen de s'en servir progressera tout au long de l'année. Tel est aussi

---

a un enjeu dans toute dissertation de philosophie qui n'a jamais été un simple jeu de questions sans fin.

le sens de la dissertation de philosophie : faire le lien entre la culture et la réflexion que l'on conduit par soi-même. Notons, au passage, que sans ce lien, on ne peut encore parler de culture. Par conséquent, tout ce que l'élève a appris, par exemple, dans sa scolarité antérieure, mais, également, par sa vie plus particulière peut prendre un nouveau sens, un sens décisif, au moment de la terminale avec la classe de philosophie.

Nous ne donnerons que quelques exemples.

I/1) Plutôt que de parler vaguement de désir et de besoin, on peut commencer par donner une définition de ce dernier terme. Ainsi s'apercevra-t-on que le besoin est lié aux êtres vivants : c'est ce dont la satisfaction est nécessaire au maintien en vie de l'organisme. Par exemple, une plante a besoin d'eau et de lumière, ce qui montre, d'ailleurs qu'il peut y avoir besoin sans désir (même chez l'homme comme on le voit avec l'anorexie) et, donc, désir sans besoin. Partant on pourra établir qu'un désir est psychique et non organique. À ce point, on pourra dire quelque chose de l'esprit et, particulièrement, de l'imagination. Elle explique le désir parce que désirer c'est rechercher une satisfaction que l'on se représente à l'avance. Or l'imagination n'est pas réduite au réel présent, etc.

I/2) L'homme est civilisé parce qu'il ne vit pas seul et a appris à vivre avec ses semblables. Autrement dit, la vie humaine telle que nous la connaissons et avec tout ce qui la caractérise comme les langues, les techniques, les croyances, les sentiments, les villes et les campagnes, les arts et les institutions les plus diverses n'a rien de spontané et de fixe. Elle est très loin de ce que Jean-Jacques Rousseau appelait, par contraste, « l'état de nature » lequel n'a pu exister dans les faits puisqu'on ne conçoit pas qu'un être humain ne se développât point. Il en résulte que les hommes ont de nombreux horizons et des possibilités multiples, celles que n'aurait pas un enfant sauvage par exemple. Il en résulte, aussi, qu'ils ne désirent pas seulement à partir de leur propre personne, mais, également, par rapport à autrui : je voudrais, parfois pour le meilleur (émulation), le plus souvent pour le pire (jalousie), ce que l'autre a parce qu'il le détient et parce que je ne l'ai pas. Il n'est donc pas étonnant que les désirs soient si nombreux et le bonheur si difficile. Les différents mythes de l'« âge d'or » qui l'on rencontre chez de nombreux peuples le confirment à leur façon : même si ceux-ci n'y attachent qu'une attention distraite, l'idée d'un temps plus heureux où la vie était plus simple, moins moderne, moins productive et plus frugale, leur parle.

I/Transition – À l'appui de l'idée selon laquelle, il ne faut satisfaire qu'un minimum de désirs pour être heureux, l'élève peut se référer à *La Lettre à Ménécée* d'Épicure, mais, s'il ne le fait pas, par ce qu'il ne la connaît pas ou parce qu'il n'y pense pas, il n'y a aucun dommage. L'objectif n'est pas de faire montre de sa science, mais de l'accroître grâce à son propre travail.

III/1) Afin de montrer que le bonheur n'est pas de nature subjective, on peut commencer par remarquer que les hommes sont les premiers à dire qu'ils ne se rendent pas toujours compte de leur bonheur. L'exemple de la nostalgie s'explique par là : « en ce temps-là j'étais heureux, mais je ne le savais pas, je ne m'en rendais pas compte. » Il n'est même pas besoin de le suspecter. Il se peut que la nostalgie ne soit qu'une illusion, mais, même en ce cas, elle confirme l'idée. L'inverse est vrai : ce n'est pas parce que l'on se sent heureux qu'on l'est réellement. Les élèves accordent assez facilement que celui qui est sous l'emprise de l'alcool ou de quelque autre drogue peut éprouver du plaisir, mais personne ne pourrait évoquer le bonheur à son propos. D'ailleurs, ils sont souvent les premiers à rajouter qu'il s'agit d'une fuite, d'un refuge face à une situation pénible ou jugée telle.

III/2) Il est possible, par exemple, de se reporter à Aristote pour justifier l'idée selon laquelle le bonheur est de nature objective et non pas subjective. Si être heureux c'est exister conformément à sa nature d'homme et s'il est dans la nature de l'homme d'être social – on peut le démontrer par le langage<sup>7</sup>, alors le bonheur consistera à actualiser/accomplir la

---

<sup>7</sup> Nous sommes évidemment prêts à reconnaître que cette référence à Aristote pourrait être approfondie. En effet, ce dernier explique, par exemple, que le langage prouve la nature politique de l'homme et non, seulement, sa nature sociale. En effet, il permet d'exprimer « l'utile et le nuisible et, par suite aussi, le juste et l'injuste » (*La Politique*, I, 2, 1253a-11). Les hommes, à la différence des animaux qui ne ressentent que le plaisir et la douleur, définissent ensemble, donc par la raison, l'utile et le nuisible, lesquels concernent leur société au premier chef puisque c'est par elle et par elle

sociabilité par ces vertus que sont le courage, la générosité, la justice et l'amitié. Ainsi, un lâche, un avare, un injuste et un ennemi des hommes ne peut être heureux, quels que soient, par ailleurs, les avantages et les satisfactions qu'il peut retirer de ses vices. Au sein de ce paragraphe, nous développerions deux autres idées. Tout d'abord, le bonheur, c'est l'accord avec sa nature d'homme, c'est aussi l'accord avec ses dispositions individuelles<sup>8</sup>. Quelqu'un qui a des dispositions pour la musique ou le sport ne pourra être heureux s'il ne les développe pas. Ensuite, parce qu'il est dans la nature de l'homme de pouvoir progresser, ne pas se satisfaire de ce qu'il est et de ce qu'il a contribué à définir son bonheur<sup>9</sup>.

\* \* \*

## **8. Comparaison de la dissertation de philosophie et d'un rapport professionnel**

Une fois que le plan détaillé a été « nourri », il s'agit de concevoir, au brouillon, l'introduction puis de la rédiger au propre. Son objectif est clair : amener le sujet qu'on ne supposera donc pas connu et dont on ne commencera pas, par conséquent, par retranscrire le libellé en tête du propos puis indiquer le problème en montrant, au préalable, comment on s'achemine vers lui. Le travail initial d'analyse de la question posée et de réflexion sur la difficulté qu'il suppose et suscite tout à la fois peut ou, plutôt, doit être repris. Puisqu'il s'agit de mettre en présence du problème, on n'indiquera pas le plan, car il est mieux de le découvrir peu à peu pour participer à sa progression et à l'interrogation qui l'anime. De plus, comme il existe, comme chaque partie a son fil directeur que l'on formulera à son début et puisqu'il y a des transitions, il sera facile à comprendre. Cela dit, si un élève tient à présenter son plan, il ne sera pas sanctionné même si c'est parfaitement inutile. Il y a là une difficulté qui mérite d'être examinée : en français, en première, on a souvent dit aux élèves qu'il est nécessaire d'annoncer le plan à la fin de l'introduction et, dans l'absolu, ce n'est pas absurde. Il nous est arrivé de dire à des élèves de TS-SI (terminale scientifique, sciences de l'ingénieur) que s'ils sont un jour ingénieurs, ils auront peut-être à présenter des rapports. Alors, à la fin de leur introduction, il sera plutôt logique qu'ils précisent qu'ils traiteront d'abord de ce ceci, puis de cela et, enfin, de cet autre point ou, encore, qu'ils commenceront par analyser la situation, puis qu'ils envisageront différentes hypothèses avant, enfin, d'expliquer et de

---

seulement qu'ils parviennent à se suffire à eux-mêmes. Or le juste fait partie des choses utiles et l'injuste des choses nuisibles, car le premier est la condition de l'union. Il faudra donc définir des lois et délibérer. Il ne s'agit pas de tout dire cependant et un cours en dira toujours plus, de ce point de vue, qu'une dissertation, car c'est le professeur qui voit des implications que l'élève ne peut apercevoir sans explications. Ainsi pourra-t-il montrer, en cours, qu'on peut réfléchir sur la notion de vertu, qu'il y a un rapport entre éthique et politique et que l'examen de ce rapport par Aristote a quelque chose de supérieur. Nous soutiendrions volontiers, au demeurant, que seul ce qui est grand instruit réellement. Il ne serait d'ailleurs pas absurde de présenter ainsi la nécessité de l'enseignement philosophique au niveau de la terminale : les élèves s'instruiront particulièrement en philosophie et se rendront particulièrement aptes à la vie en société en se grandissant – en s'élevant, sans jeu de mots, en prenant conscience, en définitive, du sérieux et de la grandeur de la vie humaine à laquelle leur enseignement les destine depuis l'école maternelle.

<sup>8</sup> Une nouvelle question se pose ici : quel rapport entre la nature d'homme et les spécificités individuelles ? Nous ne l'abordons pas, car elle n'est pas nécessaire au propos. Encore une fois, il ne s'agit pas de tout dire – penser, ce n'est pas tout « cadénasser » par des concepts, c'est toujours prendre date avec de nouvelles pistes de réflexion qui permettront de voir plus, plus haut et mieux – et le cours ne consiste pas qu'à réaliser des dissertations.

<sup>9</sup> Il s'agit là de confirmer la nature objective du bonheur et d'éclairer sous un nouveau jour la compatibilité du bonheur et des désirs sans se pencher sur une contradiction bien réelle : ce n'est pas la même chose que de désirer l'accomplissement de sa nature, de tendre, par conséquent, à un état de perfection que, « techniquement », l'on pourra qualifier de « divin » et de désirer un dépassement.

justifier ce qui peut être préconisé.<sup>10</sup> En philosophie, c'est différent, car on ne peut voir toute l'étendue du problème à l'avance : en grande partie, il va falloir l'aggraver si l'on espère, ensuite, pouvoir mieux le résoudre.

Lorsque l'introduction a été rédigée au propre, il s'agit de passer au développement. En aucun cas il faut reproduire sur la copie ce qui aurait été écrit préalablement au brouillon, car, à partir du plan détaillé et du travail qui a été opéré sur lui, il y a suffisamment de matière pour rédiger directement au propre. Non seulement il est inutile de faire deux fois le même travail, mais, en plus, le fait même de rédiger directement la version définitive du corps du devoir, permet de préciser la pensée. Le soin apporté au travail de rédaction fait encore partie du déroulement de la réflexion en quoi la dissertation consiste.

Pour ce qui est de la conclusion, on tâchera d'en comprendre la nature afin d'en éclaircir la structure. Il s'agit de faire le point sur ce qui a été acquis grâce au traitement du problème et de fournir une réponse sur cette base. Pour cela, on commencera par rappeler le problème : formulé à la fin de l'introduction, rappelé au début de la conclusion, il permet à celle-ci d'être comme le miroir de celle-là. Exemple : Les désirs et le bonheur peuvent-ils être compatibles ? La simplicité de ce dernier paraît opposée à la complexité des premiers. Pourtant, le simple fait qu'il y a un intérêt à désirer montre que le bonheur ne peut se réduire à un simple état de satisfaction, il consiste plutôt à mener une vie qui est conforme à sa propre nature. Or, ne pas se satisfaire de ce que l'on a et de ce que l'on est, vouloir s'améliorer sans cesse, voilà qui convient à l'être humain ! Il serait, par conséquent, absurde d'estimer que bonheur et désirs s'opposent. Ce dont il s'agit de se défier, ce n'est pas de la propension à désirer, mais des seuls désirs qui peuvent nous conduire à nous perdre, à ne pas vivre comme des hommes, c'est-à-dire, justement, à être malheureux.

\* \* \*

## 9. Un bref second exemple

Nous souhaitons rappeler l'objectif : non pas proposer comme une méthodologie aussi valable pour les élèves que les professeurs, mais montrer que le public peut tout à fait comprendre ce qu'est une dissertation de philosophie et pourquoi elle est nécessaire – donc irremplaçable et faisable, hautement désirable et utile – dans les classes terminales générales et technologiques. Pour terminer et éviter toute équivoque, il nous paraît indispensable de préciser que le plan n'est jamais une mécanique qui dispense de penser parce que, précisément, il n'a d'intérêt que dans la mesure où il permet de réaliser – rendre réelle – la réflexion. Il ne faut pas croire, par exemple, que, pour traiter un problème, un seul type de plan est envisageable<sup>11</sup> – comme celui que nous avons suivi ici – et, même, qu'un même type de plan dispense de faire appel à son intelligence.

C'est ce que nous souhaiterions montrer pour terminer à travers un autre exemple, celui d'une question-sujet qui a une forme similaire.

Faut-il désobéir pour montrer sa liberté ?

---

<sup>10</sup> Il ne nous semble pas, ainsi, inutile de leur montrer encore une fois que la philosophie n'ignore jamais la logique et qu'elle peut adresser comme un salut à leur futur travail. Nous avons pu remarquer qu'ils n'avaient jamais pris conscience auparavant, de toute la portée de leur choix d'orientation et qu'indiquer son importance les conforte grandement dans leur scolarité qui perd ainsi à leurs yeux, du moins en grande partie, ce qu'elle peut avoir de fastidieux alors même qu'ils s'y intéressent par ailleurs.

<sup>11</sup> Sur les différents types de plan possibles, on peut consulter, entre autres, Jacqueline Russ, *L'Année de philosophie*, Armand Colin, 1990, ch. 3, A. « La méthode de la dissertation de philosophie », *Les méthodes en philosophie*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 8, même auteur, Armand Colin, 1996 ou *Passerelles-Philosophie* sous la direction de Blanche Robert, Hachette Education, « Terminales L, ES, S », 2013, p. 526-7.



1) Définitions :

- désobéir = refuser de faire ce qui est demandé soit dans l'absolu – un esclave, un peuple ou une de ses parties n'admettent pas un commandement, soit dans un cadre relatif où l'obéissance semble de mise, dans des limites définies toutefois – l'administration, l'armée, la hiérarchie d'une entreprise ou celle qui existe entre enfants et parents ;
- liberté : plutôt que de partir dans des directions hasardeuses et contestables (la liberté, c'est la possibilité de choisir ou c'est ne pas être contraint ou c'est faire ce que l'on veut pourvu que l'on ne nuise pas à autrui, etc.), on peut commencer par envisager la négation de la liberté. Ne pas être libre, c'est être esclave, c'est-à-dire en état de servitude à l'égard d'une personne, d'un groupe (sectes), mais, aussi, d'une opinion (fanatisme), voire de soi-même (de ses habitudes, par exemple) ou d'une substance toxique (drogue). Par conséquent, être libre, c'est pouvoir se diriger soi-même, avoir du pouvoir sur sa propre existence.
- Montrer : ce verbe prend tout son sens par rapport au présupposé de la question. Celle-ci, en effet, tire son origine de l'idée selon laquelle la liberté ne va pas de soi, que sa proclamation s'oppose à une résistance contre laquelle il est nécessaire de s'armer de courage et, même, d'audace. La liberté n'est-elle pas toujours comme un défi pour toute autorité qui la menace ?

2) Acheminement vers le problème :

- Comme obéir, c'est accepter que quelqu'un nous dirige, il n'est possible d'être libre qu'en désobéissant – première approche entièrement logique et de bon sens ;
- N'accepter aucun ordre, c'est n'en faire qu'à sa tête, ne faire que ce qui plaît, mais celui qui ne fait que ce qui lui plaît peut être dépendant – pensons à l'alcoolique et, surtout, ne dirige sa vie en aucune façon, c'est plutôt elle qui le dirige – voici la mise en doute ;
- Il s'ensuit que la liberté c'est ni se soumettre ni faire n'importe quoi sans tenir compte de rien ;
- L'obéissance est-elle nécessairement une marque de soumission ? Ne pourrait-on pas aller jusqu'à soutenir que l'obéissance puisse être une des conditions de la liberté ? – Formulation du problème.

3) Plan général :

- a) L'être humain n'est fait pour dépendre que de lui-même ; la liberté pour lui n'est ni un luxe ni une chance, mais une nécessité – partie I.
- b) Cependant, il vit en société laquelle est organisée. Il ne peut pas ne se référer qu'à lui-même, son obéissance est requise – partie II.
- c) Il s'agira donc de se demander si, par nature, la vie sociale empêche d'être maître de sa propre existence – partie III.

Alain CHAMPSEIX avec,  
notamment, la relecture attentive et  
exigeante, par conséquent fructueuse, de  
Pierre HAYAT et de Jean-Louis LANHER